

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 13 au 20 Septembre : 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1405 bis.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10^e CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 20 Septembre 1914.

• EXCELSIOR •

Journal Illustré Quotidien

Directeur : Pierre LAFITTE

ABONNEMENTS :

France : Un An : 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.
Étranger : Un An : 70 fr. - 6 Mois : 36 fr. - 3 Mois : 20 fr.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

88, Champs-Élysées, PARIS

TÉLÉPHONES :

5 Lignes : 557-44, 557-45, 528-64, 528-66, 528-68
Adresse Télégraphique : EXCEL - PARIS

Numéro spécial édité à Toulouse, 1, Rue Constantine

LES POUVOIRS PUBLICS A BORDEAUX



Bordeaux est devenu, pour la durée de la guerre, le siège des pouvoirs publics. Nos lecteurs trouveront, dans ce numéro, les photographies des nouvelles résidences du Président de la République et des ministres. Voici celle de la Chambre des Députés installée à l'Alhambra.

Ayuntamiento de Madrid

Ce journal ne peut être crié

Aux Abonnés et Lecteurs d'Excelsior

Ainsi que la plupart de nos grands confrères parisiens, nous avons cru de notre devoir, — tout en assurant à Paris la publication quotidienne et régulière d'Excelsior, — de prévoir une période au cours de laquelle la capitale eût pu être momentanément privée de communications télégraphiques et postales avec les départements. Nous avons donc paré à cette éventualité en nous ménageant à Toulouse la possibilité de ne faire subir aucune interruption à notre grand Illustré quotidien.

Grâce au concours empressé de notre dévoué confrère le Télégramme, nous nous sommes vus dotés d'une installation nous permettant de faire fonctionner normalement nos divers services; en même temps, nous avons la bonne fortune de rencontrer chez l'éditeur d'art réputé, M. Sirven, une collaboration technique de premier ordre, un admirable matériel moderne et un ensemble de moyens propres à assurer à la partie artistique des numéros d'Excelsior une impeccable exécution.

Par suite de la marche victorieuse de nos armées, notre organisation qui était complète n'a pas eu à fonctionner. Néanmoins, nos abonnés et lecteurs se rendront compte des résultats qu'eût obtenus notre initiative demeurée fort heureusement superflue : nous publions aujourd'hui un numéro hors série de 16 pages, tout à fait indépendant de celui qui paraît ce même jour à Paris, avec les éphémérides résumant la semaine. C'est donc un numéro qui sera offert gracieusement à tous nos abonnés et que nos lecteurs trouveront au prix ordinaire chez nos dépositaires; il restera comme témoignage de nos efforts pour — quelles que soient les circonstances — leur donner toujours satisfaction.

Ce numéro — qui sera unique — s'ajoutera à la collection si précieuse des numéros d'Excelsior parus depuis l'ouverture des hostilités; il est numéroté 1.405 bis, notre numéro ordinaire du dimanche paraissant à Paris, comme d'habitude, sous le numéro 1.405.

Le Premier Bilan Européen

Le gouvernement qui siège à Bordeaux peut dresser, avec une juste fierté, le premier bilan de la guerre imposée à l'Europe par l'impérialisme austro-allemand. A l'ouest, la victoire de la Marne a obligé les hordes germaniques à se replier devant les forces anglo-françaises, secondées par la nouvelle offensive de l'armée belge. A l'est, l'écrasant succès des Russes en Galicie et l'irrésistible poussée des Serbes sur la rive gauche du Danube consomment le désarroi des Autrichiens; les soldats du tsar sont libres de répondre à la contre-attaque allemande, un instant redoutable, dans la Prusse orientale.

La France et la Belgique ont payé ce bilan de sacrifices cruels, de deuils atroces et de ruines abominables; Berlin devra rembourser plus qu'au centuple, le prix du sang versé; le jour

où l'Empire aux abois demandera grâce, il ne trouvera pas de pitié chez les alliés étroitement obligés à une action commune par la Déclaration de Londres.

Mais il ne faut pas nous dissimuler que, pour arriver au dénouement du grand drame, nous avons encore à jouer plusieurs actes : seul, le premier vient de s'achever dans une aurore de victoire. L'Angleterre jette dans la balance 1.200.000 hommes; la Russie en engage plus de 6 millions; la France adjoint à ses héroïques « vingt ans », à ses admirables réservistes, l'arrière-ban de ses territoriaux et les gars de la classe 1915. On assure que les petits Japonais... Mais attendons que le piétinement sourd des armées d'Orient se précise et se rapproche.

D'ores et déjà, un réseau formidable enserre l'Allemagne et l'Autriche; leur « alliée » l'Italie suit prudemment, avec la fortune de nos armes, le jeu de ses intérêts nationaux qui la mènent vers la Triple Entente. La Turquie elle-même, tout d'abord séduite par le bluff germanique, réfléchit et calcule les bénéfices d'une sage neutralité. Quant aux autres « neutres », leur sympathie pour notre cause n'est plus douteuse. Qui oserait, en vérité, défendre le Barbare?

Allons! La victoire définitive est en marche.

Raoul Barthe.

La Vie à Bordeaux

En arrivant à Bordeaux par la gare du Midi, on a, même avant de descendre du train, la vision d'un vaste camp où auraient été versées, dans un pittoresque grouillement, les meilleures de nos troupes d'Afrique : le long de la voie ferrée, les zouaves bivouaquent, en attendant de partir pour le front; tout le quartier de la gare est envahi par des turcos, bronzés et graves ou au visage d'ébène fendu d'un large sourire; des chasseurs d'Afrique, en costume de toile, forment, ici et là, des groupes disparates avec leurs frères d'armes au pantalon rouge.

A peine a-t-on quitté le bruyant débarcadère où, s'empressent, autour des convois de blessés, des dames de la Croix-rouge, si dignes, si émouvantes, et comme transfigurées par leur mission charitable, qu'on aperçoit, dans le bas du cours Saint-Jean, un campement qui présente, en pleine ville industrielle, un des multiples aspects de la guerre : à côté d'un troupeau de mulets, parqués dans des cordes, des soldats du train des équipages, logés sous la tente, confectionnent le « rata » sur un fourneau de campagne; les gamins, friands de spectacles guerriers, font cercle autour des militaires vaquant à leurs humbles occupations, et, derrière eux, plus d'une maman regarde aussi de tous ses yeux, en pensant à celui qui, là-bas, fait à la même heure, les mêmes gestes...

Tout-Paris est là

Mais si, sautant dans un des trams qui relient ces lointains quartiers populaires au cœur de Bordeaux, on arrive place de la Comédie, c'est, comme par enchantement, une nouvelle ville, toute différente, qui s'offre aux regards : ici, comme là-bas, les uniformes sont en nombre, mais ce sont des uniformes d'officiers, ou si l'on rencontre un simple soldat, son visage n'est pas un visage inconnu, et c'est sans étonnement qu'on voit la croix épinglée sur sa capote. Ce sous-officier aux tempes frissonnantes et à l'allure si distinguée n'est autre que le sympathique Maurice Bernhardt; cet automobiliste qui, à défaut de galon sur sa manche, porte sur la poitrine les insignes d'officier de la Légion d'honneur est également un parisien de Paris : c'est Robert de Flers, l'auteur applaudi, qui, en collaboration avec Alfred Capus, préside aux destinées du « Figaro ». Et, peu à peu, on se retrouve en pays de connaissance : à chaque pas, c'est une nouvelle figure qui vous sourit, c'est une main qui se tend vers vous. Voici Georges Feydeau, qui, son éternel cigare à la bouche, promène sur les gens et les choses un regard ironique : voici, majestueuse, M^{lle} Cécile Sorel; voici,

l'œil en vrille, le caricaturiste Sem, en compagnie du couturier Poiret, en uniforme; après la brouille qui a fait jaser tout Paris, les deux artistes du crayon et du chiffon, réconciliés, arpentent du même pas les allées de Tourny, où diplomates, parlementaires, journalistes notoires, comédiens se croisent et se coudoient dans un pêle-mêle inattendu. Faut-il citer des noms? M. Clémenceau, le chapeau en bataille, représente, avec M. Bunau-Varilla, M. Henry Letellier, M. Jean Dupuy et M. Perchot, le clan des directeurs de journaux; la littérature a d'illustres ambassadeurs : M. Edmond Rostand, M^{me} la comtesse de Noailles, M. Pierre Louys; à côté de M. Le Bargy, M. Deschanel s'affirme, lui aussi, prince de l'élégance; la barbe de M. Pelletan voisine avec le visage glabre de M. Galipaux; il y a M. Escudier, M. Fasquelle, M. Henry Bérenger, M. Candace, le député nègre; il y a M. Mascaraud, le marquis de Biron, M. Maurice de Rothschild, le peintre La Gandara, bien d'autres encore; il y a jusqu'à M. Ragheboom, le député socialiste de Lille; et quand ils sont tous réunis au café de Bordeaux, qui est devenu le lieu de ralliement de tous ces émigrés, on se croirait à l'hôtel des Réservoirs, à Versailles, un jour de Congrès.

Le Coup de l'Étrier

Tout le long du cours de l'Intendance, qui, grâce à eux, n'est plus que le prolongement du « boulevard » et où l'on rencontre, sans surprise, des habituées de la rue de la Paix, les camelots bordelais les assourdissent de coups de sifflets : ne pouvant plus, en effet, crier les journaux, ils ont imaginé de signaler leur passage de cette façon originale; et bien qu'on ait déjà lu, dix fois, les mêmes dépêches dans dix journaux, on s'arrache tout « le papier » qui s'imprime, et les marchands de gazettes font des affaires d'or.

Le soir, à l'heure du dîner, c'est au café de Bordeaux qu'on se retrouve : dans la foule des vestons sombres, les tuniques rouges des officiers de spahis, les tuniques bleues des officiers de chasseurs mettent leur note éclatante, comme les coquelicots et les bleuets émaillent un champ de seigle; et si l'on voit sur les tables quelques bouteilles de champagne, c'est sans doute parce qu'on a appris dans la journée une nouvelle victoire de notre vaillante armée, et que l'on boit au succès des camarades. Pour ceux qui partiront à leur tour, les femmes ont tous les sourires : elles semblent plus jolies, dans leur désir de laisser une image ineffaçable aux commensaux qui, demain, tomberont peut-être sur quelque lointain champ de bataille et auxquels elles sont heureuses de pouvoir faire, avant la grande étape, la royale aumône de leur beauté.

Les Ministres invisibles

Mais si tous ces Parisiens qui encombrant les trottoirs de Bordeaux sont venus dans la capitale provisoire pour y suivre le gouvernement, les ministres, eux, demeurent invisibles. A part M. Briand et M. Viviani, qui, parfois, regagnent à pied l'hôtel de leur collègue au Parlement, M. Ballande, qui leur a offert l'hospitalité, à l'ombre de la cathédrale, nos dirigeants évitent de se mêler à la foule. C'est en vain que les curieux stationnent, des heures durant, devant la Préfecture, où réside M. Poincaré ou à la porte des édifices publics où sont installées nos Excellences : ni M. Delcassé, ni M. Ribot, ni M. Millerand, ni M. Guesde, ni aucun de leurs collègues ne se prodiguent. On se rattrape en allant, rue Castelnau-d'Auros, rôder autour de l'Apollo, où est établi le siège du Sénat, ou, rue d'Alzon, contempler la façade de l'Alhambra, transformé en Chambre des Députés. Sans doute, quand le rire et la blague seront de nouveau de mise, revuistes et chansonniers ne manqueront pas de tirer des effets faciles de ces affectations inattendues; pour le moment, personne ne songe à s'en étonner; les plus frivoles comprennent que l'heure n'est pas à la plaisanterie : tous les esprits sont tendus, avec tous les cœurs, vers les plaines de la Champagne, où le nom français vient de se couvrir d'une nouvelle gloire, et vers la frontière de l'Est, que, sous la vigoureuse poussée des admirables troupes alliées, les hordes barbares en déroute repassent enfin sans espoir de retour.

André AVÈZE.

LA RÉSIDENCE DE M. POINCARÉ



Le Président de la République réside à la Préfecture de la Gironde, rue Vital-Carles, où sont installés les services de la Présidence. C'est un des plus beaux quartiers de Bordeaux.

La Présidence du Conseil



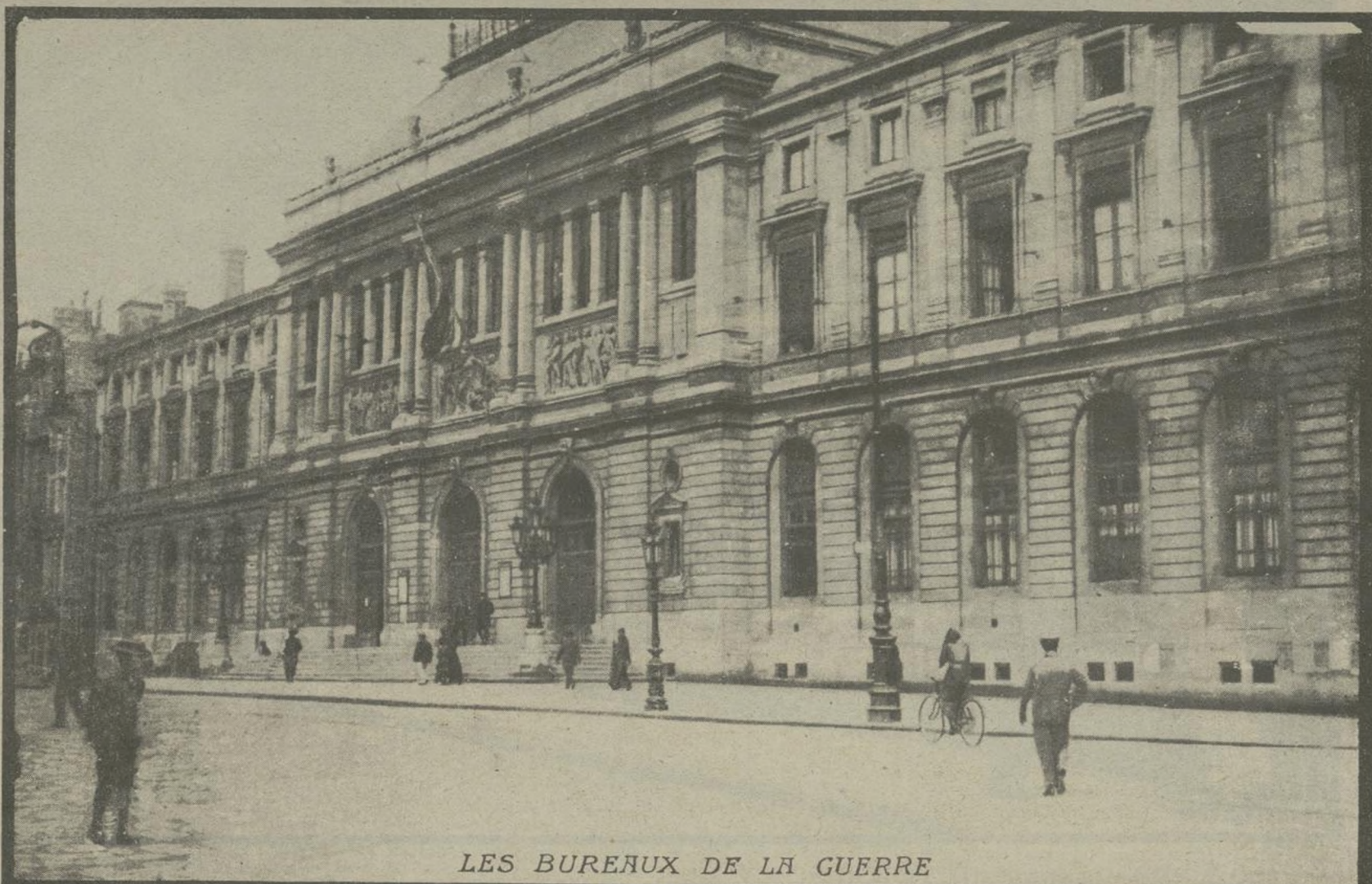
M. Viviani, auquel M. Ballande, député, donne l'hospitalité, a ses services à l'Hôtel-de-Ville.

Le Sénat



De même que l'Alhambra s'est transformé en Palais-Bourbon, l'Apollo-Théâtre est devenu le palais du Sénat.

LES MINISTÈRES DE LA DÉFENSE



LES BUREAUX DE LA GUERRE



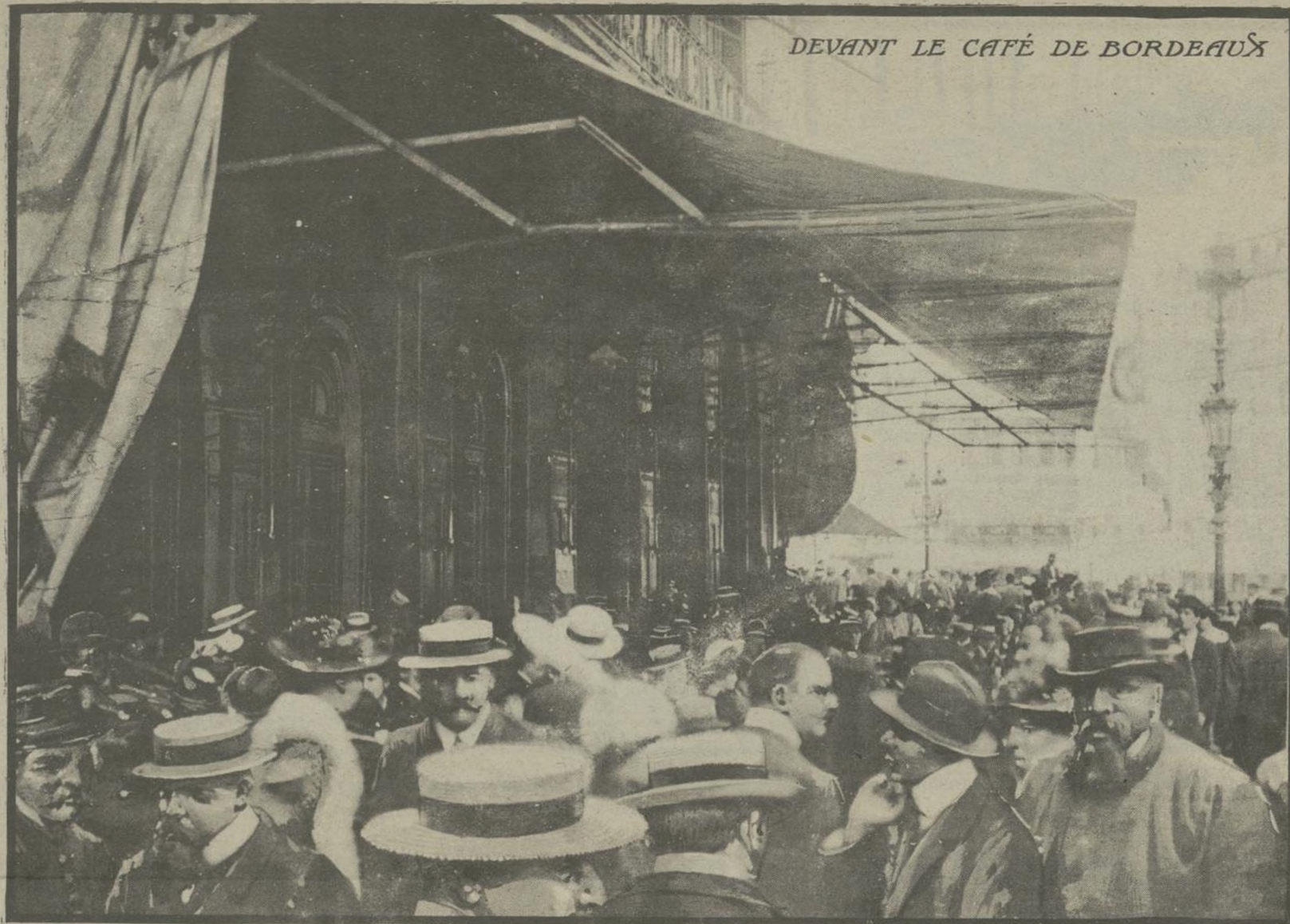
LES SERVICES DE LA MARINE



RÉSIDENTE DE M. MILLERAND

M. Millerand, ministre de la guerre, a installé ses services à la Faculté des Sciences, cours Pasteur, son cabinet militaire et son cabinet civil à l'Hôtel du Commandant du XVIII^e Corps, rue Vital-Carles. Les bureaux de la Marine sont à l'Ecole de Médecine navale et coloniale.

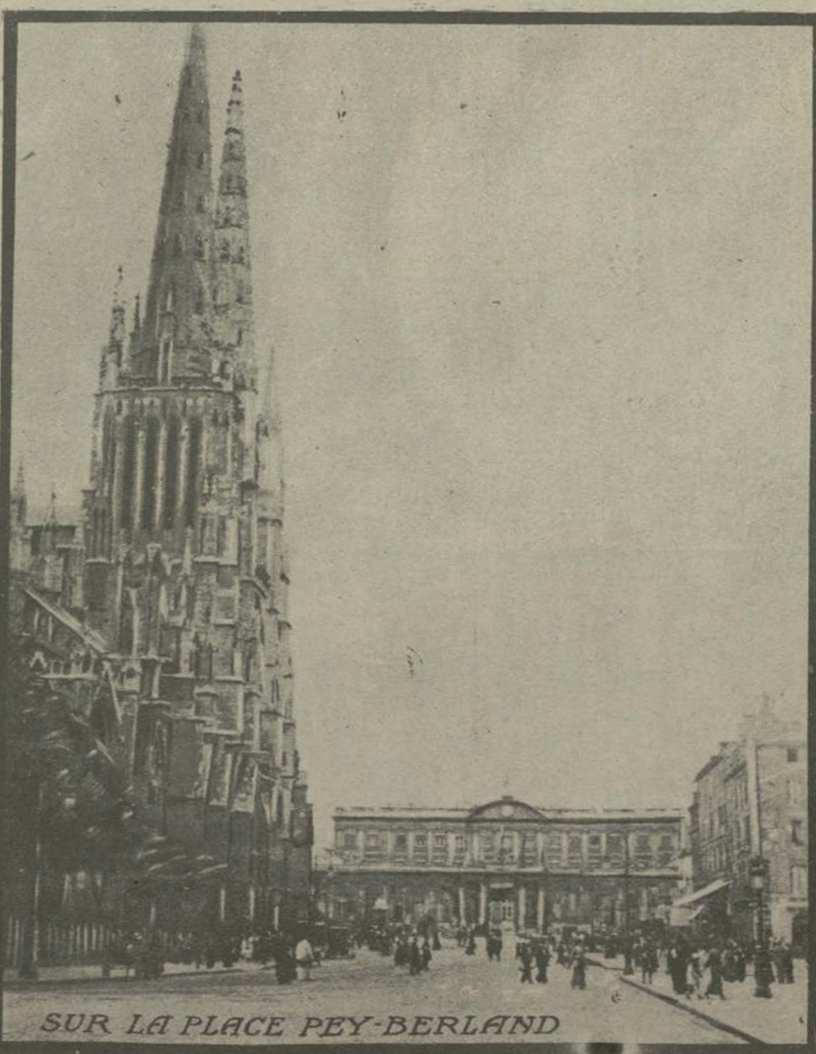
LES CENTRES DE LA VIE A BORDEAUX



DEVANT LE CAFÉ DE BORDEAUX



A L'HÔTEL DES POSTES



SUR LA PLACE PEY-BERLAND

Les Parisiens, qui ont suivi l'exode du Gouvernement, se retrouvent au Café de Bordeaux, à l'heure du dîner; à l'Hôtel des Postes, aux heures du courrier; la place Pey-Berland, où demeure M. Viviani, est aussi un centre d'attraction.

LE RAVITAILLEMENT A NANTES



LES FOURS

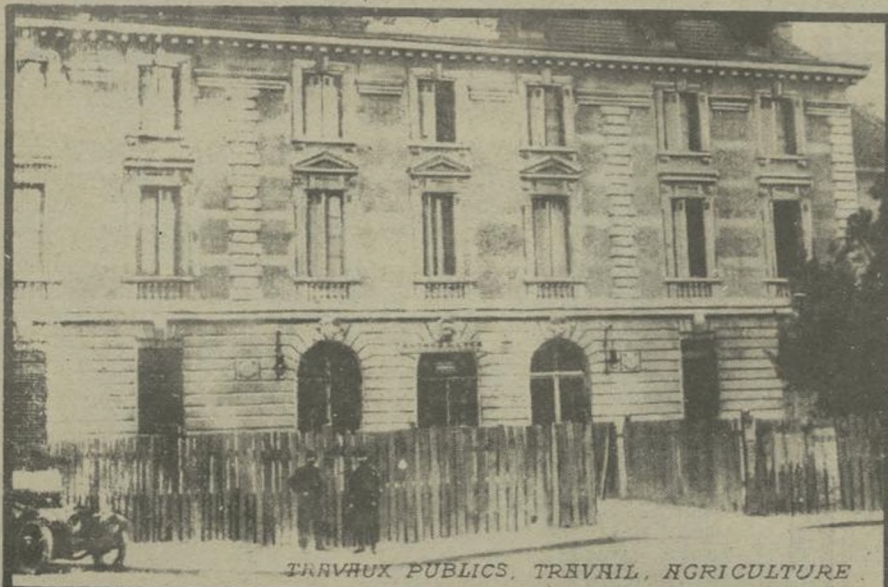


LE CONVOI

Le Champ-de-Mars, à Nantes, est transformé en un immense fournil pour la fabrication du pain que des camions-automobiles apportent aux armées franco-anglaises.

Phot. Ganachaud

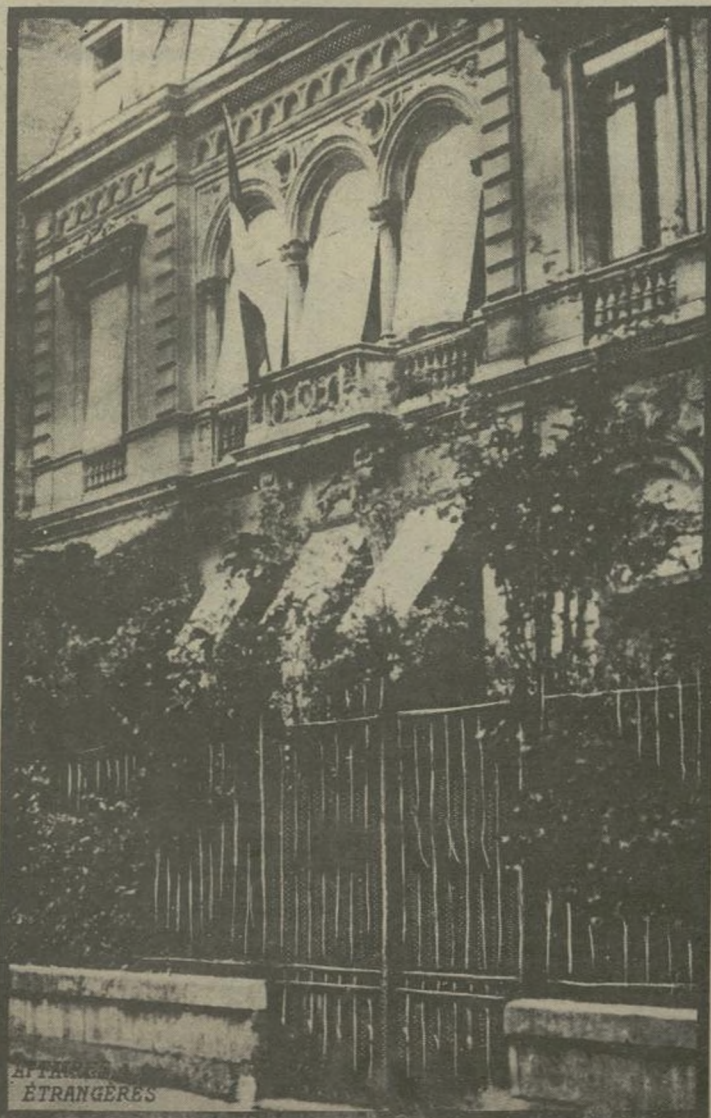
CINQ MINISTÈRES EN TROIS HOTELS



TRAVAUX PUBLICS, TRAVAIL, AGRICULTURE



INSTRUCTION PUBLIQUE



AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Bordeaux abrite les services de l'Instruction publique à la Faculté de Droit; ceux des Travaux publics, du Travail et de l'Agriculture, au Lycée de Longchamps. M. Delcassé occupe, avec les bureaux des affaires étrangères, l'hôtel Samazeuilh.

LES TIRAILLEURS A MARMANDE



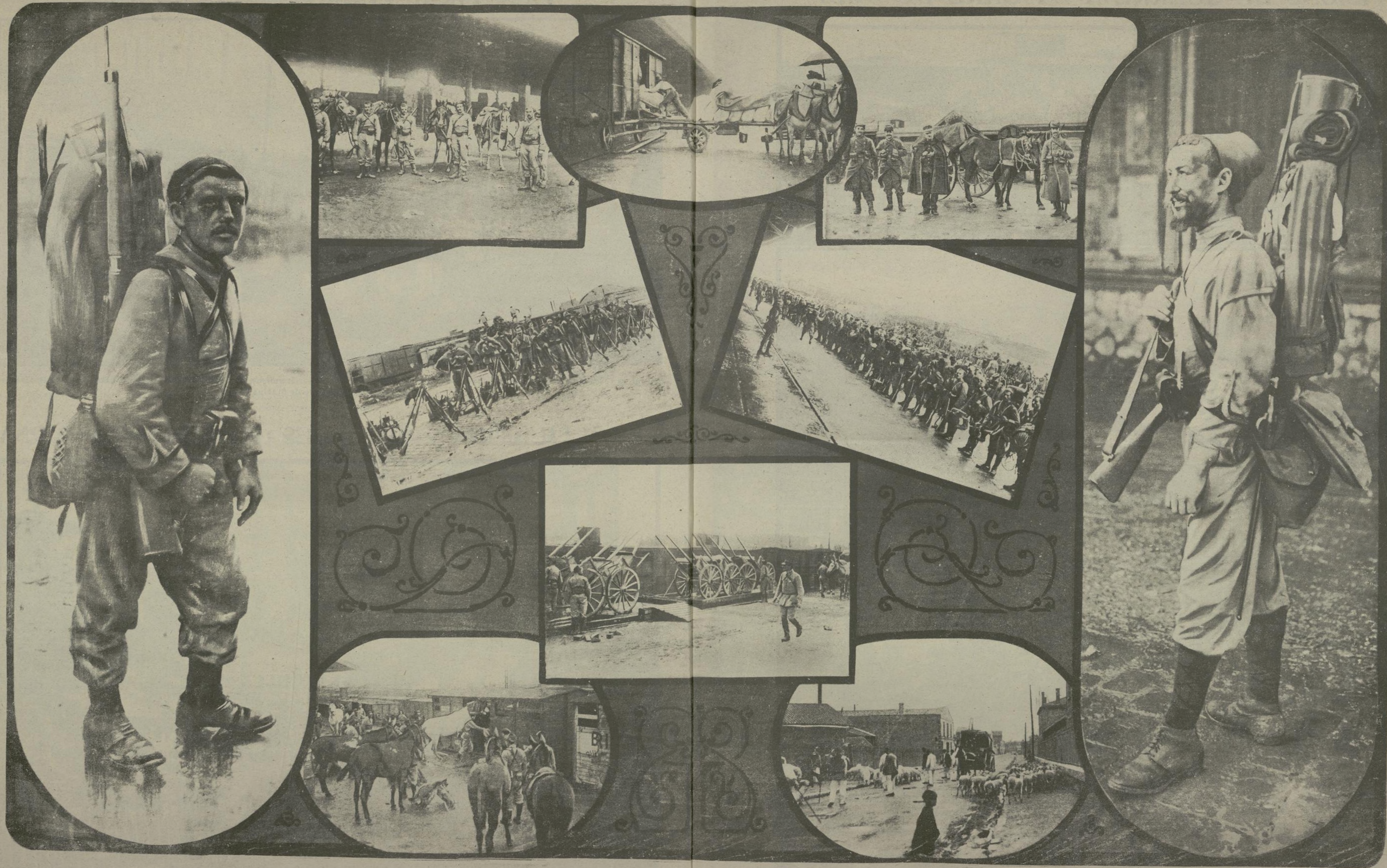
Sur tout le réseau du Midi circulent, avec les trains de voyageurs et de marchandises, de nombreux convois militaires. Voici le 1^{er} tirailleurs faisant une halte en gare de Marmande.

LES "QUATRE A SIX" DES ALLÉES DE TOURNY



Les allées de Tourny sont d'habitude le rendez-vous de la haute société bordelaise : depuis que le Gouvernement est à Bordeaux, la foule élégante y est encore plus nombreuse.

Bordeaux, Capitale, est aussi un vaste Camp



On voit ici divers aspects de la ville de Bordeaux dont le quartier de la gare est tout particulièrement envahi par nos belles troupes d'Afrique : zouaves, turcos, chasseurs; leurs équipements pittoresques sont pour la population un objet de sympathique curiosité. En même temps que ces régiments, on embarque chaque jour de nombreux approvisionnements.

Ayuntamiento de Madrid

VISIONS DE GUERRE A LA GARE DU MIDI



Les Bordelais ont eu la joie patriotique de voir débarquer des pièces de campagne prises aux Allemands; mais leur cœur s'est serré à la vue des blessés qu'on transporte sur des automobiles d'un modèle d'ailleurs très confortable.

Ayuntamiento de Madrid

PLACE DE LA COMÉDIE



place de la Comédie, au cœur de Bordeaux, est le centre d'une animation intense que l'afflux des nouveaux hôtes a encore accrue.

L'ANGLETERRE ARME SANS CESSÉ



volontaires affluent en Angleterre; notre photographie montre lord Roberts passant en revue le dixième bataillon du régiment de la Cité de Londres.

TOULOUSE A SES PRISONNIERS



Photo. Bely et Ancienne Maison Provost

Une foule énorme assistait, l'autre semaine, à l'arrivée des prisonniers allemands envoyés à Toulouse. Les voici, silhouettes saisissantes, dans les locaux où ils sont gardés.

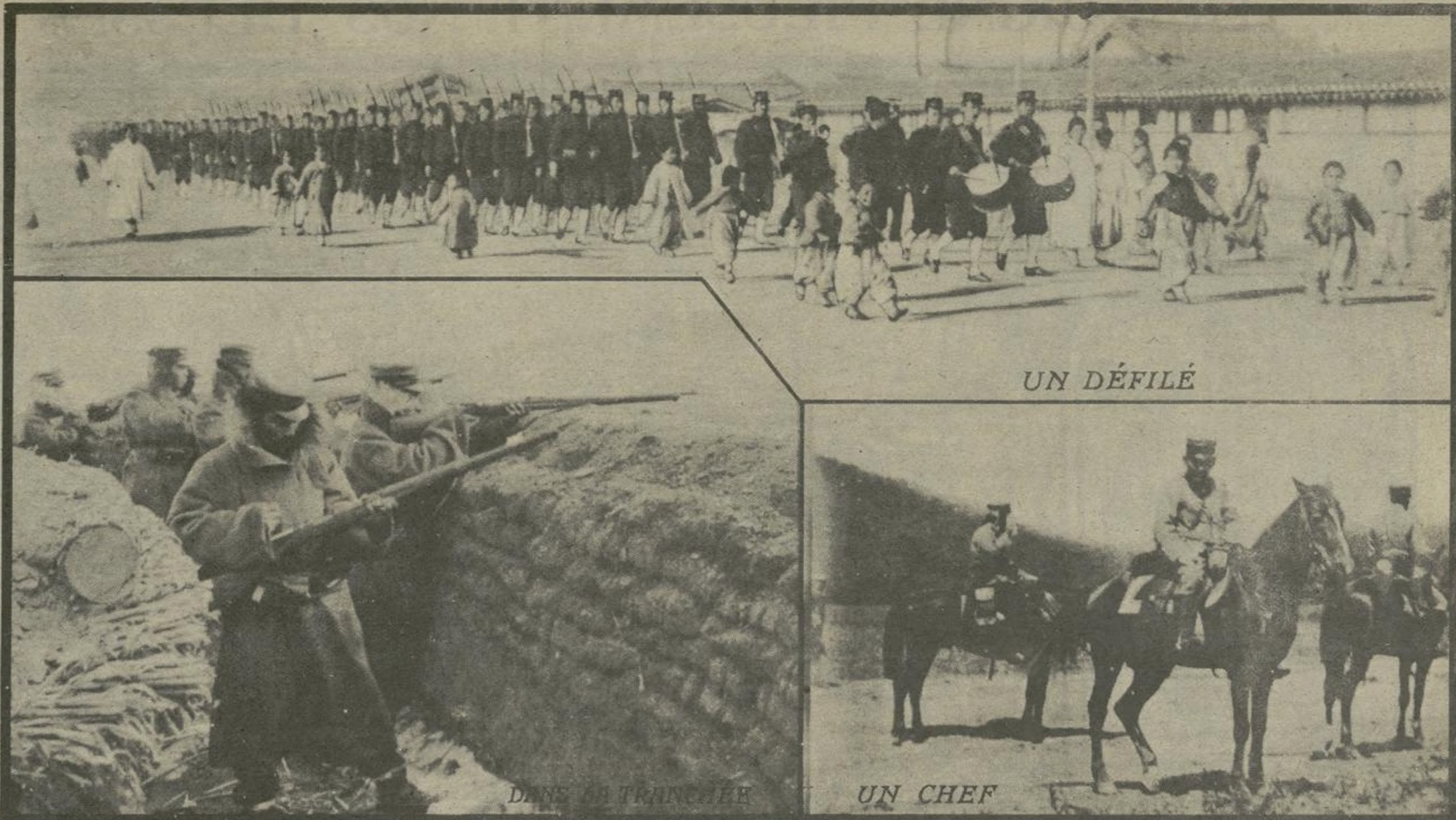
... ET SOIGNE PIEUSEMENT NOS BLESSÉS



Photo. Ancienne Maison Provost

Toulouse prodigue ses soins à nos chers blessés dont les convois débarquent, presque chaque jour, à la gare Matabiau. La Croix-Rouge a organisé, de façon parfaite, ses hôpitaux et ambulances, sous la haute direction de M. Hyérard, préfet de la Haute-Garonne, et de M. le général Bailloud.

L'ARMÉE JAPONAISE DANS LE CHANTOUNG



UN DÉFILÉ

DANS LA TRANCHEE

UN CHEF

Les Japonais ne se sont pas contentés d'attaquer par mer Kiao-Tcheou. Ils ont envoyé une forte armée qui s'est avancée par voie de terre à travers la péninsule de Chantoung.

LES SOLDATS DU GÉNÉRAL RENNENKAMPF



GENERAL RENNENKAMPF



SES COSAQUES



LE RAPPORT

Le général Rennenkampf, qui opère dans la Prusse orientale, a subi un retour offensif des armées allemandes. Ses soldats, quoique inférieurs en nombre, ont supporté le choc avec une héroïque endurance.

La Guerre anecdotique

L'Antéchrist

Voici une prophétie latine d'un moine peu connu du dix-septième siècle, le Frère Johannès, qui s'applique étonnamment à l'heure présente :

1. On aura cru le reconnaître déjà plusieurs fois, car tous les égorgeurs de l'Agneau se ressemblent, et tous les méchants se trouvent être les précurseurs du Grand méchant.

2. Le véritable Antéchrist sera un des monarques de son temps, un fils de Luther; il invoquera Dieu et se donnera pour son envoyé.

3. Ce prince du mensonge jurera par la Bible : il se présentera comme le bras du Très-Haut, châtiant les peuples corrompus.

4. Il n'aura qu'un bras; mais ses armées innombrables, qui prendront pour devise : « Dieu avec nous », sembleront les légions infernales.

5. Longtemps, il agira par ruse et félonie, et ses espions parcourront toute la terre; et il sera maître des secrets des puissances.

6. Il aura des docteurs à sa solde qui certifieront et prouveront sa mission céleste.

7. Une guerre lui fournira l'occasion de lever le masque. Ce ne sera pas celle qu'il fera à un monarque français, mais une autre qu'on reconnaîtra bien, à ce caractère qu'en deux semaines elle sera déjà universelle.

8. Elle mettra aux prises tous les peuples chrétiens, tous les musulmans et même d'autres peuples très lointains. Des armées se formeront aux quatre coins du monde.

9. Car les anges ouvriront l'esprit des hommes, et la troisième semaine ils comprendront que c'est l'Antéchrist et qu'ils deviendront tous esclaves s'ils ne terrassaient pas ce conquérant.

10. On reconnaîtra l'Antéchrist à plusieurs traits : il massacrera surtout les prêtres, les moines, les femmes, les enfants et les vieillards. Il ne fera aucune merci : il passera, la torche à la main, comme les Barbares, mais en invoquant le Christ!

11. Ses paroles d'imposture ressembleront à celles des chrétiens, mais ses actes seront ceux de Néron et de persécuteurs romains; il aura un aigle dans ses armes et il y en a aussi dans celles de son acolyte, l'autre mauvais monarque.

12. Mais celui-là est chrétien, et il mourra de la malédiction du pape Benedictus, qui sera élu au début du règne de l'Antéchrist.

13. On ne verra plus les prêtres et les moines confesser et absoudre les combattants : d'abord, parce que, pour la première fois, les prêtres et les moines combattront avec les autres citoyens, ensuite parce que le pape Benedictus ayant maudit l'Antéchrist, il sera proclamé que ceux qui le combattent se trouvent en état de grâce et, s'ils meurent, vont au ciel tout droit, comme les martyrs.

14. La Bulle qui proclamera ces choses aura un grand retentissement; elle ranimera les courages et elle fera mourir le monarque allié de l'Antéchrist.

15. Pour vaincre l'Antéchrist, il faudra tuer plus d'hommes que Rome n'en a jamais contenu. Il faudra l'effort de tous les royaumes, car le coq, le léopard et l'aigle blanc ne viendront pas à bout de l'aigle noir, si les prières et les vœux de toute la gent humaine ne venaient les aider.

16. Jamais la gent humaine n'aura couru un tel péril : parce que la victoire de l'Antéchrist serait celui du démon, en qui il s'est incarné.

17. Car il a été dit que vingt siècles après l'incarnation du Verbe, la Bête s'incarnera à son tour et menacera la Terre d'autant de maux que l'incarnation divine y a apporté de grâces.

Cette prophétie, singulièrement suggestive, ne s'appliquait pas à la guerre de 1870-71 (« Ce ne sera pas celle qu'il fera à un monarque français ») mais bien à la guerre actuelle. Et ceci se reconnaît à plusieurs signes : « Elle mettra aux prises tous les musulmans et même d'autres peuples très lointains » (Indiens, Japonais). La duplice est clairement désignée : « Il aura un aigle dans ses armes et il y en a aussi dans celles de son acolyte, l'autre mauvais monarque (François-Joseph). Enfin le pape actuel, récemment élu, s'appelle Benoît (Benedictus), et « pour la première fois les prêtres et les moines combattront avec les autres citoyens ». Voyez aussi l'alliance prédite du Coq (la France), du Léopard (l'Angleterre) et de l'Aigle blanc (la Russie).

On peut ne pas croire aux prophéties. Mais qui ne se sentirait troublé par la rencontre, en tant de point précis, et à trois siècles de distance, entre les prévisions du frère Johannès et les événements actuels?

La prophétie du Frère Johannès n'est pas finie là. Elle contient une seconde partie qui est terrible; mais la dernière annonce à la France et au monde une ère de paix et de lumière, et, avant cette ère, une vengeance si effroyable qu'elle dépasse les vœux mêmes de notre race.

Un mot de soldat

Dans une ville importante de la frontière du Nord-Est, un bataillon de chasseurs à pied se présente soudain devant le lycée. Le commandant s'adresse au proviseur :

— Monsieur le proviseur, il faut quitter le lycée immédiatement. J'ai l'ordre d'en prendre possession.

— Mais j'ai des meubles, des objets personnels, des effets, du linge...

— Vous avez une demi-heure pour tout emporter.

— Et le personnel du lycée, cuisines, économe, buanderie?

— Tout le monde doit être parti dans une demi-heure.

— Mais ne pouvez-vous pas, mon commandant, prendre possession du lycée sans nous obliger à en sortir?

— Impossible... La ville va être attaquée, et j'ai ordre de tenir six heures au lycée.

Le lycée est immédiatement évacué, pendant que le commandant et ses officiers inspectent les lieux, commencent à faire crénelier les murs, à y percer des meurtrières. Un lieutenant lui dit :

— Mon commandant, je vois bien la porte d'entrée du lycée, mais je cherche vainement une issue.

— Pas besoin d'issue, répond simplement le commandant, puisque nous devons tenir ici six heures. (Le Gaulois.)

Les héros inconnus

La scène se passe aux Invalides, dans le bureau du médecin-chef de l'état-major de la place, chargé d'examiner les candidats à l'engagement ou à la réintégration. Voici un tout jeune officier, le lieutenant D... Il a reçu une balle entrée sous l'œil et ressortie derrière l'oreille. Il a été ramené à Paris et il lui a été accordé un congé renouvelable de trois semaines pour le Midi. Cinq jours plus tard, il reparait, la figure toujours bandée.

— Je n'ai pas de fièvre, dit-il au médecin-major chargé de prononcer sur les congés et les réintégrations. Si vous voulez bien, Monsieur le major, je vous demande la permission de rejoindre mon corps. Je ne souffre guère; ça me gêne bien un peu pour manger, mais ça ne m'empêche pas de conduire mes hommes.

— Vous n'avez pas froid aux yeux, lui répond le major; je vous félicite; rejoignez!

Le commandant Veyret demande à être réintégré. Il est âgé de quatre-vingt-trois ans.

— J'ai encore quelque chose là, dit-il en se frappant la poitrine. J'en ai démoli en 70. Je voudrais encore agir contre eux.

Et l'octogénaire est réintégré — dans un emploi sédentaire, cela va sans dire.

Un chef d'escadron se présente à la visite. Il est atteint d'un sarcome et il a déjà subi deux opérations.

— Il ne me reste, dit-il, que six mois à vivre; je ne voudrais pas qu'ils fussent perdus. Pendant six mois je peux leur faire du mal. J'ai deux fils qui sont à Toul; autorisez-moi à les rejoindre.

Et le défilé continue.

Comment ils se battent

Un lieutenant de cuirassiers, parti en reconnaissance avec 35 cavaliers, trouve au retour la route barrée par 50 dragons silésiens, pied à terre, derrière des fils de fer barbelés. Les nôtres sont fusillés à bout portant. Il faut passer.

Le lieutenant et deux cavaliers ont leurs chevaux tués, quatre cavaliers tombent, frappés à mort, deux sont grièvement blessés.

Les survivants, furieux, se jettent sur leurs adversaires et par dessus le fil de fer-ronce les atteignent de leurs sabres. Le lieutenant allemand, tirant posément et avec précision avait fait beaucoup de mal. Il rechargeait son arme quand un brigadier le frappe d'un coup de revers à la nuque. L'officier tombe puis se relève, le revolver en main. Le brigadier l'atteint, cette fois, d'un coup de pointe et le tue net.

Les cavaliers français ont réussi à pénétrer dans le bois. Un deuxième officier allemand est tué d'un coup de pointe pendant qu'un maréchal des logis reste arrêté devant la lisière, tire cinq coups de revolver sur les Allemands, qu'il ajuste très froidement et abat à chaque coup.

Les Allemands se replient dans le bois, abandonnant leurs chevaux. Le peloton français se reforme alors, remplace les chevaux tués par des chevaux allemands, et repart sans être inquiété, laissant quinze cadavres ennemis sur le terrain et ramenant ses deux blessés.

Les « gros frères » de 1914 sont dignes de leurs aînés.

Tel père, tel fils

C'est après avoir donné, pendant des semaines, l'exemple du plus brillant courage, que le lieutenant Delcassé, fils de M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, a été blessé en Lorraine, le 31 août. Des détails ont été connus, depuis lors, sur le combat où il a été touché. Fidèle à son habitude, qui consistait à s'exposer toujours au premier rang, le lieutenant Delcassé a été atteint d'une balle au bras gauche et il est tombé dans un champ d'avoine, où ses hommes l'ont perdu de vue. Il y a quelques jours seulement, les journaux allemands ont annoncé qu'il était soigné dans l'hôpital militaire de Thionville, et c'est ainsi que nous avons eu la certitude de revoir parmi nous, à la fin de la guerre, le vaillant officier dont un de ses compagnons d'armes disait, en le regardant se battre : « C'est un vrai Delcassé! » (L'Echo de Paris.)

La parole d'honneur du Kaiser

La Tribune, de New-York, publie l'information suivante, fournie par le grand-duc Alexandre à M. Warburton, grand industriel américain, et confirmée par le général Soukhomlinof, ministre de la guerre russe :

« Quelques jours avant mon départ de Pétersbourg, dit M. Warburton, le grand-duc Alexandre qui, par son mariage avec la grande-duchesse Xénia, est le beau-frère du tsar, vint dans cette ville se mettre à la tête de son régiment. Dans son palais, sur la Moïka, il me raconta que peu avant la déclaration de guerre, et alors que la Russie et l'Allemagne mobilisaient toutes deux, l'empereur allemand envoya au tsar personnellement une dépêche dans laquelle il offrait d'arrêter sa mobilisation si la Russie cessait la sienne.

— « Je le promets, télégraphiait Guillaume II, et j'engage ma parole de soldat. »

« Le tsar, confiant en cette parole et désireux de maintenir la paix, ordonna à M. Soukhomlinof, ministre de la guerre, de faire cesser tout mouvement de troupes. Le ministre de la guerre, exprimant des doutes sur l'honnêteté du kaiser, le tsar lui fit remarquer la forme extrêmement précise de la dépêche et maintint ses instructions.

« Huit heures plus tard, alors que la mobilisation russe avait été entièrement arrêtée, le tsar apprenait par son ambassadeur à Berlin que, suivant les ordres donnés par le kaiser lui-même, on redoublait d'efforts pour mobiliser rapidement l'armée allemande.

« Le tsar lui-même, ajouta le grand-duc, me raconta cette histoire, qui montre que Guillaume ne fait pas plus de cas de sa parole de soldat que de sa parole d'empereur. »

Un geste de chef

C'était à l'époque où le général Gallieni procédait à la pacification méthodique de Madagascar. La plupart des chefs malgaches s'étaient déjà ralliés à notre drapeau.

L'un d'eux, pourtant, restait réfractaire à toutes les suggestions, à toutes les sollicitations. Entêtement, orgueil, haine instinctive de l'étranger, tous ces mobiles concouraient, sans doute, à l'enfoncer dans son obstination farouche. A toutes les démarches tentées par le gouvernement français, il répondait invariablement par une fin de non-recevoir.

Enfin, le général Gallieni se décide à lui adresser une dernière sommation. Il lui donne jusqu'au lendemain midi pour faire sa soumission. Passé ce délai, il agira.

Le chef malgache fait répondre qu'il restera chez lui, dans sa case, et que si le chef français veut sa soumission, il n'a qu'à l'y venir chercher.

La journée, la nuit, la matinée du lendemain s'écoulent. Pas de nouvelles du chef malgache. Il est midi.

A cette heure précise, la porte de la case s'ouvre. Un homme paraît sur le seuil. D'un coup d'œil, le chef malgache l'a reconnu : c'est le général Gallieni.

C'est lui, en effet. Il est venu sans avertir personne, avec quatre hommes pour toute escorte. Il est entré, seul; il tire un revolver de sa ceinture, et, marchant droit au chef rebelle, lui brûle la cervelle à bout portant.

Seul, dans ce village hostile, à une bonne distance de Tananarive, le gouverneur français risquait cent fois la mort.

La mort respecte les braves tels que lui. Une heure après, il sortait, sain et sauf, du village pacifié et conquis. (Les Annales.)

Des ennemis sympathiques

Un navire austro-hongrois, récemment saisi dans un port français, avait comme équipage des marins d'origine serbo-croate; ce navire, en raison des circonstances de la saisie, ne devait pas être maintenu en France, mais les hommes de l'équipage déclarèrent que toutes leurs sympathies étaient pour la France et qu'ils voulaient combattre pour elle.

— Il ne faut pas nous renvoyer en Autriche, dirent les marins.

— Alors, on va vous garder prisonniers, répondit la marine.

— Prisonniers? Oui, mais à une condition, c'est qu'on ne nous interne pas avec des Allemands.

La discussion se poursuivit un instant et, finalement, la moitié de l'équipage s'engagea dans la légion étrangère.

Une amusante répartie

La scène se passe aux environs de Mulhouse, dans un village qui, depuis lors, fut occupé par nos troupes. Un lieutenant d'éclaireurs allemands dits *Meldereiter* arrive au galop, poste ses quelques hommes, puis, surgissant sur le seuil de l'unique auberge du lieu, commande d'un ton rogue qu'on lui serve à déjeuner sans délai... Il s'installe d'ailleurs, sur-le-champ, et tirant son sabre hors du fourreau, il le couche, d'un geste menaçant, à côté de son assiette.

Alors, le garçon de l'auberge, peu intimidé par cette mise en scène dramatique, va chercher une fourche dans la grange et accourt la placer, sur la nappe, à côté du sabre.

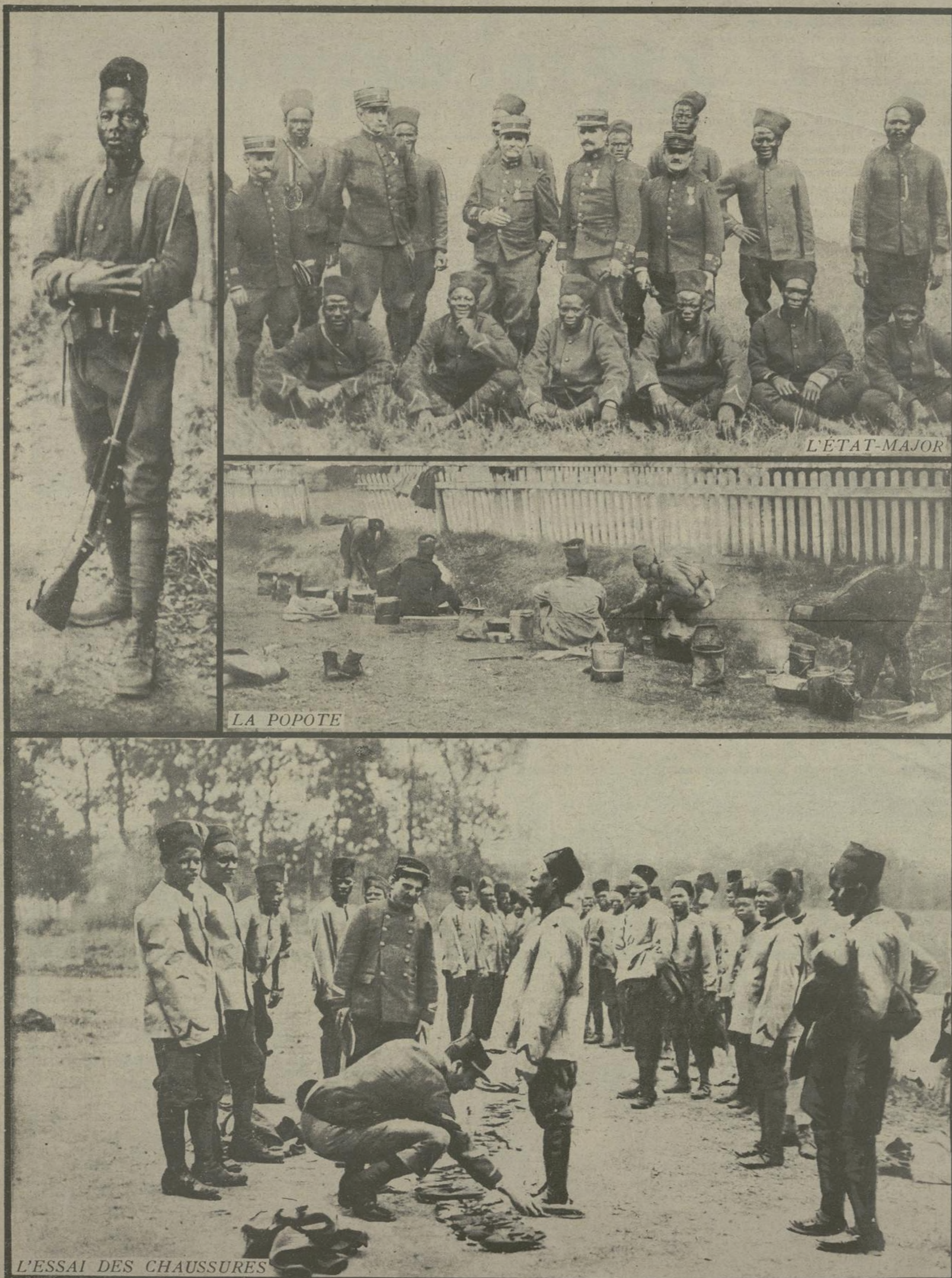
— Qu'est-ce que ça veut dire? demande l'officier d'un ton furieux.

— Eh bien, riposte le brave Alsacien en désignant la lame nue, je croyais que c'était votre couteau... et je venais apporter la fourchette. (La Gironda.)

Le gérant : HIPPEAU.

Imprimerie B. SIRVEN — Toulouse.

LES SÉNÉGALAIS A LA RESCOUSSE



D'importants contingents africains sont venus renforcer nos troupes de première ligne. Notre photographie a pris sur le vif le 8^e bataillon de spahis sénégalais attendant, à Talence, le signal du départ vers le front.